

Laurent Herrou

JE SUIS UN ÉCRIVAIN



*We wouldn't last a moment  
without someone to blame.*

CHUCK PALAHNIUK, *Haunted*

*À la mémoire de Mickey,  
le père de Laura,  
mon ami au village.*

# PRÉAMBULE

On parlait de nous, de l'avenir, on parlait de la culpabilité et de la peur, on parlait de lui et de moi, Jean-Pierre avait engagé la discussion par une interrogation sur notre sexualité, il y avait des questions.

J'avais eu Isabelle au téléphone. On parlait aussi beaucoup, elle et moi, du désir, de la peur et de la culpabilité. De vivre. On prenait conscience de la mort ensemble — du moins j'en prenais davantage conscience au village. La mort ne l'avait pas épargnée, elle : Éric était mort le soir où l'on s'était rencontré. C'était pendant un projet pédagogique initié par Jean-Pierre, Isabelle y avait participé en tant qu'artiste, elle était descendue seule à la ville pour le spectacle de fin d'année, on s'était rencontré là, du moins reconnu, je crois que je l'avais vue une fois au village, on était monté ensemble, Jean-Pierre et moi. On avait échangé trois mots. Après le spectacle elle était remontée au village. Il n'y avait pas de nouvelles d'Éric, le lendemain elle apprenait qu'il était tombé pendant une escalade et qu'il était mort. C'était il y a cinq ans. Ils avaient deux filles en commun et elle, un fils, plus âgé. On s'était perdu de vue, du moins ce n'était pas possible de se voir après. Nous étions liés à cette soirée-là : celle de la mort d'Éric. Jean-Pierre surtout, moi

je n'étais qu'un artiste parmi d'autres. Et à l'occasion, ce qu'Isabelle savait : l'homme qui partageait sa vie.

Quand on est monté pour parler de la résidence, après le coup de téléphone qui m'y invitait en juillet, Isabelle avait traversé une nouvelle épreuve dont elle avait besoin de parler. Il s'appelait Daan, c'était un SDF qui venait de Hollande. Elle en était tombée amoureuse, c'était compliqué, elle était avec un garçon de l'association en même temps, elle vivait avec lui depuis la mort d'Éric, il était un de ses amis. Un de ceux, rares, qui avaient été là après la mort d'Éric. Il était resté à côté d'elle. Il n'avait pas eu peur de côtoyer l'image de mort qu'elle affichait sur son visage, bien malgré elle. Daan était séropositif et alcoolique. Quand ils entraient dans un bar, on les jetait dehors. Isabelle était révoltée, elle l'aimait davantage à chaque minute. Ils étaient tombés d'accord sur le fait qu'ils étaient faits l'un pour l'autre. C'était le vrai amour, sans doute le seul. Le premier.

Jean-Pierre demandait : et Éric ?

Jean-Pierre ne comprenait pas. Il disait : ça remet tout en question, même la vie intime, celle que l'on est en train de vivre tous les deux.

Daan voulait vivre avec Isabelle, mais il y avait les enfants. Il y avait eu des menaces de la part des parents d'Isabelle, elle découvrait le vrai visage des

gens qui l'aimaient. Même si après la mort d'Éric, elle avait vu le vrai visage des gens autour d'elle, il y avait là, un nouveau choc, une nouvelle découverte : le vrai visage des parents. Les mots. Les menaces. Les conseils.

Daan ne lui en voulait pas de ne pas prendre la décision. Mais il savait qu'il allait mourir. Il trouvait que ce n'était pas grave, il avait rencontré Isabelle, c'était son plus bel amour. Il était heureux. Il avait dit : si on ne peut pas vivre ensemble, je préfère mourir. Il avait dit : je t'aime. Et il était mort.

Quand on est monté au village en mai, Daan était mort depuis un mois, deux peut-être. À nouveau on rencontrait Isabelle à un moment qui avait à voir avec la mort. Avec la vie. Avec ce que l'on pouvait vivre, ce que l'on avait le droit de vivre, ce que l'on ne vivait pas, ce que l'on s'interdisait de vivre. Avec la vie et la mort, la peur et la culpabilité.

Se dire : c'est de ma faute.

Se dire : c'était merveilleux.

Ne pas savoir s'il fallait se réjouir ou se morfondre. Continuer ou finir.

L'écriture l'aidait, elle écrivait beaucoup. Sans doute que le choix d'un écrivain venait aussi de là. Isabelle avait besoin de ça, de l'écriture. Elle lisait mon travail, sans doute que les textes la touchaient. On en avait parlé, mais sans rentrer dans les détails.

C'était de l'ordre du non-dit parce que c'était simplement évident. C'était ça. L'écriture disait des choses que les paroles n'atteignaient pas. Une fois la chose écrite, il n'y avait plus besoin de parler : on se comprenait. C'était naturel.

Daan écrivait lui aussi : il avait laissé des lettres, des pages. Il avait laissé des messages et des inédits chez sa sœur en Hollande, mais la sœur avait divorcé et le mari pour se venger avait tout détruit. C'était de l'ordre de l'horreur. C'était de l'ordre de la fin des temps, c'était de l'ordre de la prise de conscience brutale de la mort au village.

Dans cent ans : qui ?

Dans deux cents ans, cinq cents ans ?

Dans un siècle, il n'y aurait plus de trace. De nous. Pas plus de nos vies que de nos morts. Les concessions duraient cinquante ans, il n'y aurait plus personne pour les perpétuer. On aurait disparu de la surface de la terre, j'appelais ça : la vague obscure.

On serait emporté par la vague obscure.

On serait mort.

Oublié.

Jean-Pierre avait pris des photos dans le cimetière du village, très spirituelles dans le sens où elles représentaient l'élévation. En fait, c'était ça, lui et moi : il voyait dans les choses la dimension spirituelle, élevée, intellectuelle. Moi je voyais le contraire, même si ça



ne quittait pas le domaine de l'intellectuel. Non. C'était quand même là, mais je ramenaï les choses à leur réalité. À leur vérité charnelle. Au pourrissement. Au désir. À la vie, à la mort, terrestres. L'élévation, je trouvais ça esthétique et naïf. Je trouvais ça beau néanmoins, dans son œil.

Petit à petit pourtant, avec le village, il basculait.

On parlait des désirs, il ne voulait pas admettre certaines choses, mais sa caméra, son œil parlaient pour lui.

On était dans le cimetière qu'il avait magnifiquement photographié, j'avais eu l'idée de secouer la tête. J'avais dit : je vais bouger la tête très vite — je pensais à un film qui m'avait terrifié, plus jeune : les fantômes (les morts, ceux qui hantaient) *vibraient* la tête. J'ai commencé à secouer la tête, j'ai demandé : ça donne quoi ? Jean-Pierre n'était pas convaincu, il disait que la cellule photographique fixait le moment, que le mouvement n'apparaissait pas sur la photographie quand il vérifiait sur le témoin.

On en a fait trois ainsi.

En rentrant à la maison, Jean-Pierre a chargé les images sur son ordinateur. J'étais dans une autre pièce, il s'est exclamé. C'est terrifiant. Sur les deux premières photos, mes traits se fondaient les uns dans les autres, ils déformaient mon visage. Tantôt les yeux trop rapprochés, tantôt la moitié du visage

flouté, comme un masque de cauchemar. Mais c'était la troisième photo qui était la plus impressionnante : je posais devant les tombes, les bras le long du corps. J'avais secoué le visage, bajoues molles, la cellule n'avait gardé que la déformation du visage comme si je recevais une claque phénoménale. Il n'y avait pourtant aucun mouvement, la mort était sur la photo, omniprésente. Et moi, là, immobile, je morflais.

C'était une illustration parfaite de la prise de conscience : je recevais la vague obscure de plein fouet. Elle me giflait violemment, ne m'assommait pas, non. Elle m'ouvrait les yeux.

Un coup de poing dans la gueule.

J'ai montré la photo à Isabelle : elle a frissonné. Elle s'est recroquevillée sur elle-même, il y a eu un réflexe de protection. Un besoin de chaleur peut-être avec la conscience renouvelée de la mort. Éric reposait sur la terrasse supérieure du cimetière dans lequel la photographie était prise. Daan, je ne savais pas. Peut-être que son corps avait été rapatrié en Hollande. Je n'ai pas demandé.

Isabelle m'avait raconté une discussion avec une amie qui venait de perdre sa mère. Le père était très à cheval sur le cimetière, la tombe, le carnaval de la mort, l'amie avait fait la même réflexion que moi, elle avait dit : mais dans cent ans, dans deux cents ans, on nous aura oubliés. Le père avait accusé le

coup, il avait compris soudain, il avait dit : mais alors... on peut faire tout ce qu'on veut ?

C'était ça.

On peut faire tout ce qu'on veut.

Il n'y a pas de jugement, il y a peut-être — on a le droit de croire — un paradis et un enfer. Un purgatoire pour les artistes, en attente : oui ou non, on n'a jamais su. C'était mal, c'était bien. En tout cas ça existait. Ça. Les artistes, ils se mouillaient. Pour le bien, pour le mal, personne ne savait. Mais ils y allaient eux, au moins.

On parlait, Jean-Pierre et moi, des désirs, des besoins, du sexe, de la vie, de la mort, de la fidélité et de la culpabilité. De l'avenir, de la peur, de ce que l'on attendait de soi et de l'autre. De ce que l'on était prêt à donner. À lâcher. À comprendre.

Isabelle avait téléphoné, elle voulait qu'on en parle encore.

*L'Atelier Expérimental, Clans  
juillet 2007*